

## Les As de Québec (1928-1953) : quand les papetiers se font hockeyeurs

Jean-Christophe Laurence

Volume 16, numéro 1, 1994

Ethnologie urbaine  
Urban Ethnology

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083301ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1083301ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)  
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurence, J.-C. (1994). Les As de Québec (1928-1953) : quand les papetiers se font hockeyeurs. *Ethnologies*, 16(1), 85–105. <https://doi.org/10.7202/1083301ar>

Résumé de l'article

On a peu ou pas écrit sur l'histoire des As de Québec (1928 et 1969). Pourtant, cette équipe de hockey représente un des plus étonnants cas d'ethnologie industrielle, sportive et urbaine qui soient. Né d'une entreprise de pâtes et papier afin de divertir la masse ouvrière, récupéré ensuite par la ville et ses citoyens, vendu plus tard à des intérêts étrangers, ce club sportif fut pendant quelques décennies un exutoire, un lieu de consensus et de fierté de toute une usine, puis de toute une ville. Cet article tente de retracer le parcours qu'ont suivi les As pendant leurs vingt-cinq premières années d'existence, tout en expliquant comment, de petite équipe d'entreprise, ils ont pu devenir l'orgueil de toute une cité.

# LES AS DE QUÉBEC (1928-1953): QUAND LES PAPETIERS SE FONT HOCKEYEURS

Jean-Christophe LAURENCE<sup>1</sup>

*Laboratoire d'ethnologie urbaine*

*CÉLAT*

*Université Laval*

Lorsqu'en octobre 1953 le hockeyeur Jean Béliveau signe un contrat le liant aux «Glorieux» Canadiens de Montréal, s'achève un chapitre mémorable dans l'histoire du hockey à Québec. Car l'équipe des As, qui représente officiellement la Vieille Capitale au sein de la ligue senior, perd en Jean Béliveau sa vedette, celui qui «a bâti» le Colisée et l'a rempli à pleine capacité avec des foules de 15 000, de 18 000 personnes pendant quatre saisons. Jamais Québec n'avait connu tel engouement depuis la belle époque de Joe Malone et des Bulldogs, 40 ans auparavant.

Au moment où Béliveau quitte les As, on est déjà loin de ce qui n'était, au départ, qu'une petite équipe formée des employés de l'Anglo-Canadian Pulp & Paper Mills. Vingt-cinq années se sont alors écoulées, avec des hauts et des bas, mais durant lesquelles l'équipe s'est taillé une place de choix dans le cœur des citoyens de Québec, marquant fortement la mémoire collective de la ville.

En dépit des liens étroits qu'ils ont entretenus avec l'Anglo-Canadian, leur maison-mère, en dépit, surtout, du prestige énorme qu'ils possédaient dans la ville de Québec et sa région, rien n'a été écrit sur les As de Québec. Doit-on imputer ce désintérêt à la disparition relativement récente de l'équipe à la fin des années 1960? Avec la peur peut-être de perdre les derniers témoignages vivants de cette épopée, il nous a semblé grand temps d'établir les jalons principaux de ces 25 premières années de l'histoire du club, mais aussi et surtout de comprendre comment, de petite équipe d'entreprise qu'elle était, les As ont pu devenir le «cheval d'orgueil» de toute une cité.

Cet objet d'étude et la perspective que nous nous assignons participent pleinement de l'ethnologie urbaine. Deux mondes, sans rapports évidents, celui de l'usine et celui du sport organisé, se retrouvent ici en osmose. Alchimie étonnante qui, dans le creuset d'une cité, est à l'origine d'un phénomène de consensus populaire puissant. Ce phénomène exerça une influence majeure sur le destin des As de Québec; mais il fut aussi le catalyseur des fantasmes, des espoirs et des ambitions de toute une collectivité.

---

1. Cet article a d'abord été présenté comme travail à l'automne de 1993 dans le cadre du séminaire «Ethnologie industrielle», donné par Laurier Turgeon, professeur en Ethnologie du Québec, à l'Université Laval. Je le remercie de sa collaboration.

Notre analyse n'a pu compter sur des archives institutionnelles, quasi inexistantes, ni se nourrir de recherches déjà publiées. Nous avons donc puisé à deux sources principales: d'une part, les journaux locaux de l'époque, particulièrement *Le Soleil*, qui relatent, au jour le jour parfois, la vie des As de Québec; d'autre part, les témoignages oraux recueillis auprès d'anciens joueurs des As, d'ex-employés de l'Anglo-Canadian ou d'anciens journalistes, liés à divers degrés au destin de l'équipe<sup>2</sup>. En recoupant l'histoire événementielle, telle que livrée par la presse, avec les perceptions qu'en ont gardées certains acteurs, nous avons pu reconstituer et comprendre comment, en moins d'un quart de siècle, ont pu se tisser des liens émotifs entre une ville, Québec, et une équipe de hockey, les As.

### Commentaires d'avant-match

À la fin des années 1920, l'industrie des pâtes et papiers représente au Québec un des secteurs les plus florissants de l'économie. Déjà, bien avant la naissance de l'Anglo Canadian Pulp & Paper Mills en 1928, plusieurs moulins fonctionnent à pleine vapeur. Cette activité, alors presque séculaire, repose sur les ressources de la province à savoir ses forêts et ses rivières. À cela s'ajoute bientôt le support déterminé des pouvoirs publics

*qui comprennent combien le nouveau secteur d'activité, au moment où la province subit l'hémorragie de sa population au profit des usines de la Nouvelle-Angleterre, procurera de nombreux débouchés. Les gouvernements fédéral, provincial et municipal multiplient donc les mesures susceptibles d'attirer et de retenir des investisseurs, grâce à une gestion libérale du patrimoine nature<sup>3</sup>.*

La région de Québec elle-même compte, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, trois moulins-papetiers de petite envergure, à Rivière-Sainte-Anne, à Saint-Lazare et à Lorette. Bien établis, ils se voient cependant menacés lorsque, en 1926, lord Rothermere et le *London Daily Mirror*, journal en vue de la capitale britannique, annoncent la mise sur pied d'une usine moderne de pâtes et papiers, à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, dans le quartier Limoilou, l'Anglo-Canadian Pulp & Paper Mills. *Le Soleil* explique que cette usine est «construite avec des capitaux anglais, [et] administrée par des Canadiens. Et nous ajouterons que cette direction est absolument catholique et très sympathique à l'élément canadien-français<sup>4</sup>».

2. Enquêtes orales effectuées en octobre et novembre 1993 auprès de neuf informateurs.

3. Jean-Pierre Charland, *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980: technologies, travail et travailleurs*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990, p. 61

4. *Le Soleil*, 13 décembre 1927.

Comme preuve de cette «ouverture d'esprit», non dénuée d'un certain intérêt toutefois, l'Anglo-Canadien oriente son embauche dans les quartiers environnants. *Le Soleil* affirme «qu'il est du désir de la compagnie, en faisant sa sélection d'employés, de choisir de préférence des ouvriers demeurant dans le voisinage de l'usine, c'est-à-dire dans la paroisse Limoilou et dans la ville de Québec<sup>5</sup>». Ce faisant, l'Anglo-Canadien s'assure que «les ouvriers, pour la plupart établis dans la ville, ne seront pas pressés, en autant que leur salaire répondra aux exigences de la vie et leur permettra une certaine aisance, de quitter leur position et de s'éloigner de leur foyer<sup>6</sup>». Cet appel à la main-d'oeuvre locale assure à «l'Anglo-Pulp», ou tout simplement «l'Anglo», comme on l'appelle familièrement à l'époque, des employés loyaux «pour la vie».

Mais si la grande majorité du personnel de l'Anglo-Pulp est d'origine locale et francophone<sup>7</sup>, majorité qu'on utilisera surtout pour la «job de bras», les têtes dirigeantes — cadres et contremaîtres — ainsi que les ouvriers spécialisés, sont de souche irlandaise et canadienne-anglaise. De cette population «étrangère» recrutée dans les nombreux moulins qui existent déjà aux quatre coins de l'Est canadien (Terre-Neuve, Québec et Ontario surtout), plusieurs, suivant fidèlement leur ancien patron R. A. McInnis nouvellement nommé à la gérance de l'Anglo-Pulp, proviennent de l'usine Abitibi d'Iroquois Falls en Ontario.

C'est ce petit contingent anglophone qui crée, à l'Anglo-Pulp, la toute première équipe de hockey. Chose peu surprenante lorsqu'on sait qu'à cette époque le hockey organisé est encore l'apanage d'une élite anglo-saxonne, composée d'une «jeunesse *fashionable*, [de] gentlemen éduqués, employés de banque, de compagnies d'assurance et de grands magasins; le hockey représente au début du siècle l'expression d'une sociabilité exclusive à la classe bourgeoise anglo-protestante<sup>8</sup>». Il s'agit d'un phénomène tout à fait explicable: le Canadien anglais étant détenteur de l'argent fait preuve d'un grand esprit d'initiative et d'une capacité supérieure d'organisation, atouts majeurs pour ce type d'exercice<sup>9</sup>. Si, par la suite, les anglophones ont perdu le contrôle du hockey au Québec, longtemps leur influence se fit sentir.

Ainsi, lorsqu'en 1926 et 1927, débarquent des anglophones venus d'Iroquois Falls ou d'ailleurs, beaucoup d'entre eux ont déjà organisé ou fait partie d'une équipe de hockey. Voyant qu'une nouvelle ligue industrielle est en voie de formation, ils décident alors de recruter des joueurs au sein de leur nouveau milieu de travail. «C'était simplement des employés regroupés pour avoir du plaisir»,

---

5. Ibid.

6. Laurent A. Corriveau, «Étude sur les relations industrielles au moulin Anglo-Canadien de pulpe et papier», thèse de maîtrise, Université Laval, 1945, p. 4.

7. Dans le tome 2 de son livre *L'est du Canada français* (Montréal, Beauchemin, 1935, p. 244-245), Raoul Blanchard affirme qu'en 1933, sur les 580 personnes qu'employait l'Anglo-Canadien, 450 étaient d'origine francophone alors que 130 seulement représentaient la minorité anglophone.

8. Ronald Guay, *L'histoire du hockey au Québec*, Ottawa, JCL, 1990, p. 184.

9. Ibid., p. 185.

relate M. Carl Whyte, employé de l'Anglo-Pulp de 1926 à 1969. «Il n'y avait pas de contribution de la part de la compagnie<sup>10</sup>.»

Pourtant, selon les témoignages, dans les premières années de l'existence du club, entraîneurs, gérants et le président lui-même sont, pour la moitié au moins, dans la mouvance directe du grand patron et tous, sans exception, occupent de hautes fonctions au sein de l'entreprise. Souci implicite ou volonté délibérée des dirigeants de l'usine de contrôler et d'encadrer une organisation composée d'hommes de leur entreprise? John LeClair, employé à l'Anglo-Pulp de 1927 à 1964 et frère de Jos. LeClair, l'une des premières vedettes du club, précise:

*Les employés se sont pratiquement formés une équipe d'eux-mêmes, mais M. McInnis n'y était pas complètement étranger. Il aimait le sport et leur a sans doute donné un peu d'argent pour acheter des bâtons, des uniformes, des patins. Il était comme un père pour beaucoup d'entre eux<sup>11</sup>.*

En somme, une initiative de la base, soutenue par le patron dans le contexte paternaliste de l'époque.

## PREMIÈRE PÉRIODE (1928-1936)

### 1) La ligue Railway-Paper (1928-1935)

En novembre 1928, lorsqu'est créée la Railway-Paper, ligue de hockey amateur comme il s'en organise tant à l'époque, l'Anglo-Canadian présente donc une équipe formée de dix de ses employés, sept francophones et trois anglophones, recrutés à différents niveaux hiérarchiques<sup>12</sup>. Cette ligue industrielle composée de quatre clubs, les «Railway» (CN et CP), et les «Papers» (Sainte-Anne et Anglo-Canadian)<sup>13</sup>, sera aussi surnommée «circuit dominical» parce que tous les matchs se disputent le dimanche. «Mon frère jouait l'après-midi et retournait travailler après la partie», relate John LeClair. «Parce que c'est le dimanche qu'il faisait toutes ses réparations au moulin<sup>14</sup>.» Les parties, souvent âprement disputées, se déroulent à la froide aréna du parc Victoria; on y assiste pour la modique somme

10. Entrevue réalisée le 4 novembre 1993.

11. Entrevue réalisée le 10 novembre 1993.

12. Le Soleil, 17 décembre 1928, p. 12.

13. Des quatre équipes originales, seules celles de l'Anglo-Pulp et du CP Rail survivront aux sept années de la Railway-Paper. Sainte-Anne sera bientôt remplacée par Le Soleil, puis, quelques années plus tard, l'équipe du CN laissera sa place à un club de l'Université Laval.

14. Entrevue réalisée le 10 novembre 1993.

de 25 cents, ou de 15 cents pour la section dite «des millionnaires», laquelle est située si haut, que, en guise de garde-fous, on l'a entourée d'un grillage. John LeClair commente ces parties:

*Nous allions à tous les matchs. La plupart d'entre nous ne travaillait pas le dimanche, alors nous en profitions. Tout le monde se connaissait, c'était agréable. C'était plus social que n'importe quoi d'autre. Chaque équipe possédait sa section de supporters dans les gradins. Le CN avait sa section, le CP avait sa section, Le Soleil avait sa section. Et tu n'allais pas t'asseoir dans une autre section que la tienne<sup>15</sup>!*

Les après-midis de la ligue Railway-Paper se présentent donc, d'abord et avant tout, comme un acte de sociabilité, tant pour les joueurs que pour les spectateurs. On se retrouve entre amis, entre connaissances. Le tissage de liens étant favorisé par la proximité en milieu professionnel, il est normal que beaucoup d'équipes, comme celle de l'Anglo-Pulp, aient d'abord été mises sur pied par des collègues de travail. Ceux-ci voient dans le hockey un moyen de prolonger leurs relations sociales en dehors de l'usine et de se fréquenter dans un contexte plus détendu. Ainsi, «le lieu de loisir prend le relais du milieu de travail<sup>16</sup>». Sorte de «réseau distraction», le hockey rend désormais possible une sociabilité nouvelle entre les joueurs eux-mêmes, puis entre les spectateurs-ouvriers, qui voient dans cette prolongation des relations de travail une nouvelle forme d'évasion à prix modique.

Grâce à un noyau de bons marqueurs, et à cause d'un jeu rude privilégiant «bumping» et «heavy checking»<sup>17</sup>, l'équipe de l'Anglo-Pulp fait bonne figure pendant les sept années d'existence de la Railway-Paper. Les joueurs, bien qu'accédant petit à petit au statut de vedettes, demeurent cependant, d'abord et avant tout, des employés d'usine, payés pour leur travail et non pour leurs talents de hockeyeurs. Comme le reste du personnel, ils doivent «puncher leur 8 à 5<sup>18</sup>». «Ils n'étaient que des employés et pas du tout des stars. N'avaient aucun privilège [...] c'est arrivé plus tard ça», de préciser John LeClair<sup>19</sup>. L'argent récolté pendant les matches sert à payer la location de la patinoire. Le reste, divisé entre les quatre équipes, est consacré — dans le cas de l'Anglo-Pulp à tout le moins — aux dépenses de l'équipe, particulièrement à l'achat de matériel.

---

15. Ibid.

16. Ronald Guay, op. cit., p. 72.

17. Le Soleil, 14 novembre 1932.

18. Afin de placer les événements sous une lumière réaliste, il nous a paru plus approprié de préférer le terme «puncher» à celui de «poinçonner» ou «pointer», parce qu'il reflète plus justement le quotidien qui prévalait à cette époque, et au Québec, en milieu d'usine.

19. Entrevue réalisée le 10 novembre 1993.

Pour d'obscures raisons, sans doute d'ordre économique, la ligue Railway-Paper cesse ses activités à la fin de la saison 1934-1935, après sept années d'un hockey de haut calibre, sept saisons dont la dernière avait été largement dominée par «les gars du moulin». Ces derniers, seuls intéressés à continuer, se retrouvent désormais sans rivaux. La situation, toutefois, ne dure qu'un temps, puisque, dès l'automne de 1935, les Aces, comme on les appellera dorénavant, s'inscrivent au calendrier d'une nouvelle ligue locale.

## 2) La Ligue de la Cité de Québec (1935-1936)

Sorte de Railway-Paper revue et améliorée, l'ambitieuse Ligue de la Cité de Québec compte, outre l'Anglo-Pulp, les équipes de l'Université Laval, du Royal 22<sup>e</sup> Régiment et de l'*Hebdo-Journal*. Elle demande, dès sa mise sur pied, d'être affiliée à la Quebec Amateur Hockey Association (Q. A. H. A.). Cette dernière, organisation à l'infrastructure solide et établie depuis plusieurs années déjà, chapeaute diverses ligues du Québec<sup>20</sup>, et permet aux champions de chacune d'entre elles de s'affronter en fin de saison, afin de disputer un titre provincial.

Gagnants de l'ultime championnat de la Railway-Paper, l'équipe de l'Anglo-Pulp se présente, à l'automne de 1935, sous un nouveau nom. Rebaptisé A. C. E. (Anglo Canadian Employees), le club se veut désormais, et de manière plus officielle, le porte-étendard du personnel. C'est que l'A. C. E. — sigle que l'on simplifiera très vite en un court nom: L'Ace, et bientôt les Aces<sup>21</sup> — n'est, ni plus ni moins, qu'une branche de l'A. A. A. (Anglo Athletic Association), assemblée d'employés visant à mettre sur pied, puis à gérer les organisations sportives émanant de l'entreprise (ligue de quilles, équipe de balle-molle, de hockey). Par le moyen de cette association, les employés peuvent désormais contribuer aux succès de leur équipe. En effet, il semble que grâce à l'A. A. A., chacun pût, à son gré, verser 50 cents par mois — un montant déduit directement des salaires — à l'Ace. «Mais on pouvait donner plus», précise Carl Whyte. «C'était selon les possibilités<sup>22</sup>.»

On ne sait pas exactement quand fut instauré ce système de contribution volontaire, ni qui en eut l'idée. Mais, quelle qu'en soit l'origine, le résultat restait le même: les employés, du simple fait de participer, même de loin, à la mécanique

20. Il est important de mentionner qu'à cette époque la toute puissante L. N. H. (Ligue nationale de hockey) ne compte qu'une poignée d'équipes. Une situation qui favorise nettement la mise sur pied de nombreuses ligues parallèles, lesquelles, bien qu'étant amateurs, sont souvent de très fort calibre.

21. L'origine du «S» à la fin de «Aces» demeure équivoque. Un des informateurs rencontrés croit qu'il signifiait «Sport», un autre, qu'il voulait dire «Social», puis un dernier, qu'il donnait tout simplement un sens pluriel à «Ace». Cette dernière hypothèse nous semble la plus plausible.

22. Entrevue réalisée le 4 novembre 1993.

d'une équipe qui les représentait, développaient un sentiment commun de responsabilité et, de ce fait, un esprit de solidarité à toute épreuve.

De plus, l'équipe d'entreprise, parce qu'elle offrait «une sociabilité entre pairs, donc plus égalitaire que celle en milieu familial, scolaire ou en milieu de travail<sup>23</sup>», tendait largement à occulter les différences hiérarchiques. Ainsi, à un même niveau — celui de la patinoire — le plus modeste machiniste, le contremaître, le cadre supérieur, anglophone ou francophone poursuivaient un objectif commun. L'équipe d'entreprise se posait donc, et de manière toute naturelle, comme un consensus, un trait d'union entre tous, comme l'idéal d'un système égalitariste auquel adhérait d'emblée une communauté ouvrière aspirant à la reconnaissance de sa dignité.

Dans un tel contexte, l'esprit de solidarité est indissociable du sentiment d'appartenance. Car en plus de colporter, au sein même de l'usine, une image de réussite commune, le club d'entreprise se voulait aussi comme le porte-étendard d'une «aire géographique bien délimitée et d'une collectivité aisément identifiable aux yeux du monde extérieur<sup>24</sup>» et, par le fait même, comme le support à un besoin d'identification, d'appartenance, vital à cette collectivité. Ainsi, les employés d'une compagnie se projetaient sans peine dans leur équipe lorsque celle-ci allait les représenter face à «l'autre», dans une «atmosphère de guerre ritualisée<sup>25</sup>».

Ce phénomène, bien entendu, est applicable à toute forme de compétition à l'intérieur d'une société donnée et n'est pas exclusif, loin de là, aux sports d'entreprise. Dans une optique patronale toutefois, et à l'époque présyndicale surtout, l'identification des employés à l'équipe de la compagnie, parce qu'elle pouvait facilement s'étendre à une identification par rapport à la compagnie elle-même, signifiait beaucoup. Car tous les sentiments de solidarité, de fierté, de combat, de compétition, d'ambition et d'appartenance qui étaient mis en cause dans le cœur des employés, se déplaçaient naturellement dans l'entreprise, améliorant par le fait même les relations sociales au sein de celle-ci, ainsi que sa capacité de production.

Avec de telles répercussions sur la dynamique d'une usine, on peut aisément supposer que les dirigeants de l'Anglo-Pulp aient été à l'origine de l'A. A. On ne s'étonne pas, non plus, qu'ils aient encadré de plus en plus solidement leur équipe de hockey. Ce faisant, ils pouvaient, tout en provoquant un «courant de sympathie et d'attachement de leur personnel envers la compagnie<sup>26</sup>», catalyser tout le potentiel social de leur communauté ouvrière. «Les autorités de

---

23 . Ronald Guay, op. cit., p. 72.

24 . Charles P. Korr, «Le foot, l'ouvrier et le bourgeois», *L'Histoire*, n° 38, octobre 1981, p. 44.

25 . Christian Bromberger, Alain Hayot, Jean-Marc Mariottini, «Allez l'O. M.! Forza Juve!», *Terrain*, n° 8, avril 1987, p. 11.

26 . Laurent A. Corriveau, «Étude sur les relations industrielles au moulin Anglo-Canadian de pulpe et papier», p. 50.



l'Anglo-Pulp ont raison d'être fiers de leurs services sociaux. Ils développent chez leurs ouvriers un esprit de fraternité, de camaraderie et de coopération comme nous en voyons rarement ailleurs<sup>27</sup>.»

Générateur et promoteur d'un esprit de solidarité, facteur d'identification à l'entreprise, le club d'entreprise contribue donc, d'abord et avant tout, à maintenir l'hygiène sociale au sein d'une communauté de travailleurs. Et qu'il soit le fruit d'une volonté ouvrière ou patronale n'a finalement pas d'importance, puisque ce sont, quoique pour des raisons un peu différentes, le même but et le même résultat que l'on vise: «Bien travailler, bien se délasser<sup>28</sup>.» Tel est, somme toute, l'ultime donnant-donnant auquel aspirent autant les patrons que leurs employés.

De mieux en mieux organisés, les Aces se présentent aussi, en cette saison 1935-1936, comme parrain d'une équipe juvénile, les Aces-junior, où jouent des fils d'employés ou de jeunes joueurs locaux de talent aspirant à un poste d'ouvrier et, à un moindre degré, à un semblant de carrière sportive. Affiliés eux aussi à la Q. A. H. A., les Aces-junior serviront de club-école à l'équipe senior durant de nombreuses années et lui fourniront, de temps à autre, des joueurs prometteurs.

La Ligue de la cité de Québec marque donc, en quelque sorte, un nouveau départ pour les Aces. L'équipe, avec sa «phalange de brillants joueurs<sup>29</sup>» est toujours constituée, cependant, de simples travailleurs de l'Anglo-Pulp. Et, bien que le club gagne sans cesse en popularité, ceux-ci ne voient, à aucun moment, leur salaire d'ouvrier se modifier. Les «services rendus à l'entreprise» ne comprennent, faut-il croire, aucune clause «hockey». C'est qu'après tout, malgré ses ambitions extramurales et son affiliation à la Q. A. H. A., la Ligue de la Cité de Québec reste une inoffensive ligue du dimanche.

La saison 1935-1936, outrageusement dominée par les «gars du moulin», s'achève comme elle a commencé, et les Aces remportent facilement le championnat de Québec. Représentant la Vieille Capitale, l'équipe peut ensuite disputer le titre provincial intermédiaire aux Maple Leafs de Sherbrooke, titre qu'elle gagne sans peine. Cette série, sans être vraiment mémorable, reste néanmoins une étape importante de l'histoire du club. Car les Aces, représentant à «l'étranger» la ville de Québec, deviennent soudainement, pour les journaux et la population de Québec, les *Aces de Québec*. Un phénomène d'appropriation par le langage populaire et de transfert du sentiment d'appartenance, auquel assisteront, impuissants, les dirigeants de l'Anglo-Pulp. «L'Anglo», de toute façon, n'aurait pas signifié grand-chose pour le public de Sherbrooke. Pas plus d'ailleurs qu'il n'aurait signifié quelque chose pour les gens de Montréal. Car c'est dans la métropole que les Aces de Québec concluent cette saison exceptionnelle, disputant au terrible Royal le championnat senior de la province. Québec ne remporte

27. Ibid, p. 50.

28. Charles P. Korr, «Le foot, l'ouvrier et le bourgeois», *L'Histoire*, n° 38, p. 4.

29. Le Soleil, 11 octobre 1935.

pas la série, mais fait cependant montre d'un tel aplomb et d'un tel talent, qu'on ne peut plus douter ni de son calibre, ni de sa capacité à rivaliser avec les meilleures équipes de la province. La Ligue de la Cité de Québec, qui semble si loin soudainement, n'embrasse désormais qu'à moitié les ambitions des Aces. «Pour la première fois depuis 1926, alors que les Sons of Ireland dominaient, Québec présente une équipe valeureuse. Les As feront parler d'eux l'hiver prochain. Avec de nombreuses vedettes de l'équipe junior, les As seront de plus en plus formidables<sup>30</sup>.»

## **DEUXIÈME PÉRIODE (1936-1943)**

### **1) La ligue senior — première partie (1936-1942)**

Demeurer au sein d'une ligue locale eut signifié stagnation pour l'équipe. Étant donné son immense potentiel, étant donné les attentes de la population de Québec qui, depuis la défection des Castors de la défunte ligue canado-américaine, cherche un club à encourager, l'Anglo-Pulp n'a d'autre choix que de reconsidérer la vocation de l'équipe.

Résultat: les Aces, représentants officiels de la Vieille Capitale adhèrent, en octobre 1936, à la Ligue senior de Montréal, dans laquelle évoluent déjà le Royal et l'Université Concordia, des équipes de Cornwall, de Verdun et d'Ottawa. Réseau d'envergure, la ligue senior entraîne tout naturellement de plus grandes dépenses pour l'équipe. La cotisation de 50 cents ne suffit plus à assumer les frais pour l'achat des équipements, la location de patinoires, les déplacements en train et les repas au restaurant. L'Anglo Canadian Pulp and Paper Mills décide donc de s'approprier officiellement la franchise des Aces et de donner au club l'infrastructure adéquate. Ainsi, à quelques dirigeants plutôt symboliques, succède un formidable conseil d'administration formé d'un président, Jack R. Latter (directeur du personnel à l'Anglo-Pulp qui cumulera les deux fonctions pendant de nombreuses années), d'un vice-président, d'un secrétaire, d'un trésorier (ces deux derniers occupant des fonctions similaires au moulin) et de six autres membres dont deux représentent l'A. A. A. et quatre sont les journalistes sportifs du Soleil, de *L'Événement*, de *L'Action Catholique* et du *Chronicle Telegraph*. Carl Whyte, qui fut, de 1936 à 1939, l'un des deux membres dépêchés par l'A. A. A., explique:

*Latter avait choisi les quatre journalistes pour la publicité qu'ils pouvaient apporter à l'équipe. Mais il avait aussi fait en sorte que les représentants du moulin soient en nombre suffisant au conseil.*

---

30. *La Patrie*, 23 mars 1936.

*Assez pour que le poids décisionnel soit égal en cas d'une proposition d'achat. Le cas échéant, il nous avait bien avertis de voter contre! Pour le reste, je m'occupais d'organiser les voyages, les repas, etc.*<sup>31</sup>.

Autre innovation notable en ce début de saison 1936: les Aces, voyant les choses prendre de l'ampleur, ne recrutent plus uniquement leurs joueurs au sein de l'usine. Bien décidée à se forger une équipe invincible, et peut-être même lucrative, l'Anglo-Pulp attire désormais des joueurs de l'extérieur en leur faisant miroiter la perspective d'un emploi stable. Cette promesse s'inscrit, de toute évidence, dans la logique de l'esprit d'entreprise. Ex-vedette des As et employé à l'Anglo de 1936 à 1980, Ray Malenfant raconte à ce sujet:

*D'abord je jouais pour les Red Indians de Moncton. Puis les Canadiens de Montréal m'ont offert un contrat de 100\$ par semaine avec leur club-école. Mais j'ai choisi de jouer pour les As. Parce que j'étais sûr d'avoir une job à vie à l'Anglo. Dans le temps, c'était comme aujourd'hui, y avait pas d'ouvrage. On était chanceux de travailler*<sup>32</sup>.

D'autres, issus de la région immédiate, profiteront aussi de leurs talents sportifs pour s'assurer d'un emploi à l'usine jusqu'à la retraite: «Comme j'ai eu la chance d'entrer au moulin qui était près de chez-nous, j'ai refusé l'offre des Canadiens», explique Magella Laforest, ex-As et ouvrier à l'Anglo de 1939 à 1981<sup>33</sup>. Formé, comme quelques joueurs locaux, à l'école des Aces junior, M. Laforest ajoute «qu'au moulin, la position qu'il te donnait était ta compensation. Parce que comme joueur, au point de vue salaire, t'en avais pas<sup>34</sup>».

Malgré ses nombreux chambardements internes, l'organisation des Aces ne semble pas remettre en question le statut de ses joueurs. Tous, sans exception, demeurent donc, avant toute chose, un fragment de la communauté ouvrière de l'Anglo-Pulp. «Quand on jouait le soir à Montréal, relate Ray Malenfant, on embarquait dans le train direct après la partie. On se changeait en chemin, puis on rentrait travailler le lendemain matin à huit heures, comme tout le monde<sup>35</sup>.»

À partir de la saison 1936-1937, les Quebec Aces — ou As de Québec, comme les appellent de plus en plus souvent leurs partisans francophones<sup>36</sup> —

31. Entrevue réalisée le 4 novembre 1993.

32. Entrevue réalisée le 21 octobre 1993.

33. Entrevue réalisée le 13 octobre 1993.

34. Ibid.

35. Entrevue réalisée le 21 octobre 1993.

36. Est-il possible que cette francisation ait été influencée par le discours radiophonique? À moins qu'elle ne se soit faite de façon naturelle dans le langage populaire?

deviennent de véritables gloires locales. L'équipe, menée par Alex Bolduc (gardien de but dont plusieurs disent, encore aujourd'hui, qu'il était «le meilleur de la province»), Ray Malenfant, René Boudreau, Lester Brennan et autres, connaît une suite de saisons mémorables et participe, sans gagner toutefois, aux finales de la coupe Allan, prestigieux trophée d'envergure nationale, réservé à la meilleure équipe de calibre amateur du pays.

La période 1936-1942 marque «l'âge d'or» des As. L'équipe vivra par la suite d'autres grands moments, mais ces six premières années au sein de la ligue senior sont celles qui imprimeront, et de façon indélébile, son nom dans la mémoire des gens de Québec. Les joutes sont désormais retransmises par la radio, en anglais et en français<sup>37</sup> (Quel Québécois de plus de 60 ans ne se souvient pas du phrasé si particulier de Phil Gimaël?) sur les ondes du poste CHRC, et les journaux racontent, de manière quasi épique, les exploits du club. Reconnaissance suprême: les joueurs voient leurs portraits immortalisés en cartes de hockey et distribués dans les paquets de gomme! Pour une équipe d'amateurs, composée d'employés d'usine, les choses vont plutôt bon train.

Conçus, d'abord et avant tout, pour les ouvriers d'une usine, les Aces de l'Anglo-Pulp auront donc débordé ce cadre pour s'infiltrer dans l'ensemble des réseaux urbains. Sans doute faut-il voir dans ce phénomène l'aboutissement du processus d'intégration d'une entreprise dans une communauté donnée, intégration d'autant plus vitale pour une compagnie anglaise installée dans une ville et une région majoritairement francophone. Mais il y a beaucoup plus. Ce débordement ne fut pas uniquement le résultat de profondes motivations patronales. En effet, ce sont les citoyens eux-mêmes qui, dès qu'ils en eurent l'occasion, se sont spontanément approprié l'équipe de l'Anglo-Pulp. Un besoin se faisait sentir et il était urgent d'y répondre: en étant associés à Québec, les As apportaient à la ville une homogénéité qui lui manquait peut-être. Comme l'écrit si bien Christian Bromberger au sujet d'une équipe de soccer: «Faut-il souligner que le succès de l'équipe locale est un des rares objets de consensus dans les sociétés urbaines modernes<sup>38</sup>?»

Du coup, tous les effets de la compétition sportive sur la vie sociale d'une entreprise furent transposés à plus grande échelle. De l'identification des ouvriers à l'équipe représentant l'entreprise, on est passé à l'identification des gens de Québec à l'équipe représentant leur ville. Cette mutation a produit le sentiment d'appartenance, l'esprit de solidarité, la prolongation des relations sociales, ainsi que la création d'une nouvelle sociabilité urbaine axée sur le divertissement. À une époque où seuls la radio, et parfois le cinéma, faisaient office de loisir populaire, les matches de hockey devenaient un exutoire, un puissant et nécessaire

37. Si la majeure partie des matches était décrite en français, un commentateur anglophone, dépêché par le *Chronicle Telegraph*, se chargeait de transmettre un compte rendu entre chaque période.

38. Christian Bromberger, Alain Hayot, Jean-Marc Mariottini, «Allez l'O. M.! Forza Juve!», *Terrain*, n° 8, avril 1987, p. 22.

dérivatif à la monotonie du quotidien. La routine du 9 à 5, les petits tracas du quotidien, les angoisses de la vie, tout cela était oublié les soirs de hockey.

En s'appropriant les As, les gens de Québec pouvaient donc désormais partager avec les employés de l'Anglo-Pulp les bienfaits du divertissement, les sentiments d'orgueil et de fierté, cette impression d'être associés au triomphe et, plus que toute autre chose, ce plaisir de vibrer à l'unisson.

## 2) L'épisode Morton (1942-1943)

Le monde du sport, comme beaucoup d'autres secteurs, sera fortement secoué par la seconde guerre mondiale, puisque la plupart des athlètes masculins, professionnels ou non, devront s'enrôler pour la défense du pays. Cela aura pour effet de vider les équipes de hockey, de baseball ou d'autres, de leurs vedettes.

Jusqu'en 1942, l'enrôlement n'étant pas encore obligatoire, l'Anglo-Pulp n'a pas eu grand mal à protéger son noyau de hockeyeurs. Avec la loi de la conscription cependant, les choses prennent une tournure différente. Le secteur pâtes et papiers n'étant pas essentiel à l'effort de guerre, tous les employés du moulin, As compris, s'exposent désormais à un appel sous les drapeaux.

Or, la Morton Engineering, entreprise voisine située de l'autre côté de la rivière Saint-Charles, se spécialise, elle, dans la construction navale. Vitale à l'effort de guerre, celle-ci, au contraire de l'Anglo-Pulp, voit tous ses employés automatiquement exempts du service militaire. Afin de préserver intacte son équipe, l'Anglo-Pulp prête alors la franchise des As à la Morton Engineering. Un arrangement dont les circonstances et les conditions demeurent encore énigmatiques. D'autant que la plupart des joueurs ne sont pas réellement transférés chez Morton et continuent, en fait, de travailler au moulin. «Il est possible, croit Paddy Pednault, ex-journaliste sportif, que les joueurs aient été inscrits sur la liste de paye de Morton, mais qu'ils n'y aient jamais travaillé<sup>39</sup>.» Quoiqu'il en soit, «l'épisode Morton» — épisode d'autant plus obscur du fait que l'Anglo-Pulp n'a pas attendu la fin de la guerre avant de rapatrier ses forces — n'aura été qu'un intermède, puisque une fois la saison terminée, l'équipe rentrera au bercail.

Il nous apparaissait important de souligner la protection qu'accorda, dans ces circonstances, l'Anglo-Pulp à ses hockeyeurs, ainsi que ce passe-droit flagrant dont bénéficièrent les joueurs des As. Cette affaire, qui semble avoir été un véritable traitement de faveur, démontre une fois de plus toute la signification du sport dans une communauté, qu'elle soit industrielle ou urbaine. Ne l'a-t-on pas, ici, jugé plus vital que la guerre? N'a-t-on pas jugé qu'une équipe forte assurant un spectacle hebdomadaire était plus importante qu'une armée canadienne,

---

39. Entrevue réalisée en octobre 1993.

dans un pays où l'opinion publique, face au conflit mondial, était profondément divisée entre francophones et anglophones? De toute évidence, et pour plusieurs, cette «guerre ritualisée» qu'était le hockey, possédait bien plus d'attraits que la guerre réelle qui se déroulait outre-Atlantique. L'esprit patriotique, apparemment plus praticable à l'échelle locale que nationale, aura donc trouvé dans le sport une expression idéale.

### **TROISIÈME PÉRIODE (1943-1969)**

#### **1) La ligue senior — deuxième partie (1943-1953)**

Voyant dans le club une source de profits de plus en plus appréciable, l'organisation des As, la guerre terminée, se décide enfin à payer ses hockeyeurs. C'est que les choses deviennent sérieuses. Et la ligue senior<sup>40</sup>, que certains qualifient de «meilleure ligue de l'univers<sup>41</sup>», n'est plus une ligue amateur comme les autres. En popularité, elle rivalise presque avec la Ligue nationale de Hockey et, pour Québec, les As ont acquis une importance majeure. Les joueurs de l'équipe, à l'instar des Maurice Richard et consorts chez les Canadiens de Montréal, sont traités en véritables vedettes où qu'ils passent. Peu étonnant qu'en guise de salaire un simple poste à l'Anglo-Pulp ne suffise plus. «On faisait venir un gars parce qu'il jouait au hockey, bien avant tout», explique Jean Marois, gardien de but de l'équipe pendant dix saisons et employé à l'Anglo-Pulp de 1947 à 1989. «Souvent, les gars travaillaient même pas durant la saison d'hiver, mais étaient quand même sur la liste de paye du moulin. Et l'été, quand la saison était terminée, ils avaient une job à temps plein à l'usine<sup>42</sup>.» Désormais, travailler à l'Anglo est une chose et jouer pour les As en est une autre. Cette différenciation, encore peu perceptible en 1943, s'accentuera sans cesse jusqu'en 1953.

En plus de l'argent — maigres salaires pouvant être renégo-ciés au début de chaque saison — et le fait de ne plus souffrir le 8 à 5 des employés ordinaires, les joueurs des As bénéficient d'un certain nombre de privilèges attachés à leur nouveau statut: banquet de Noël annuel offert par la compagnie<sup>43</sup>, mais aussi

---

40. Cette ligue, bien qu'amateur, permettait toutefois aux équipes de rémunérer leurs joueurs. Des salaires «qui n'étaient pas un gros char», dira cependant Ludger Tremblay, ex-joueur des As, et qui ne suffisaient habituellement pas à faire vivre les hockeyeurs une année durant. Entrevue réalisée en octobre 1993.

41. Le Soleil, octobre 1939.

42. Entrevue réalisée le 13 octobre 1993.

43. «Des soirées grandioses!», raconte Jean Marois. «On se faisait inviter au Château Frontenac, Chez Gérard, à la Porte St-Jean!» Un traitement auquel, de toute évidence, les générations précédentes n'avaient pas eu la chance de goûter: «On n'a pas souffert de ne pas avoir été gâtés», dira Magella Laforest, «parce qu'on ne savait pas ce que c'était.» Entrevues réalisées le 13 octobre 1993.

positions d'intérêt dans la compagnie et, bien sûr, promesse d'un emploi à vie au sein de l'entreprise. Curieusement, ces faveurs ne semblent susciter aucune jalousie notable parmi le reste des ouvriers. Après tout, les As sont encore et toujours composés en grande majorité d'employés du moulin et, malgré leurs horaires privilégiés, les joueurs n'abandonnent pas pour autant les rituels d'antan et continuent à fréquenter la Taverne Belley's avec leurs compagnons de travail<sup>44</sup>. Même si le système de contribution volontaire n'est plus en vigueur (il aurait disparu, selon Carl Whyte, pendant la guerre), et l'esprit de solidarité, bien que les employés doivent désormais le partager avec le reste de la ville, reste très fort.

Entre 1943 et 1953, les As connaissent une série de saisons fructueuses. Coupe Allan en 1944, Coupe Alexander en 1952: il s'agit là des premiers trophées importants rapportés dans la Vieille Capitale depuis la Coupe Stanley des Bulldogs, en 1913. De ces dix années, ce sont surtout les saisons 1951-1952 et 1952-1953 que les gens de Québec gardent en mémoire. Ce sont celles, en effet, durant lesquelles s'illustre Jean Béliveau. Joueur de centre au talent sans mesure, le «Gros Bill», comme la population le surnomme affectueusement, soulève les passions à chacune de ses présences sur la patinoire. Avec lui, Québec possède un nouveau héros et les As, le club le plus puissant et le plus spectaculaire de leur histoire. Au nouveau Colisée, aréna de 10 000 sièges, c'est la folie furieuse. L'ex-journaliste sportif Louis Chassé décrit en ces termes les assistances à l'amphithéâtre: «Dix mille assis, huit mille debout! Un gars qui avait des problèmes de vessie, c'était trop tard! Les escaliers étaient bouchés<sup>45</sup>!»

Cette période faste ne durera cependant qu'un temps. Car la puissante organisation des Canadiens de Montréal convoite elle aussi Jean Béliveau. Ce dernier leur est promis, certes — Béliveau a déjà signé un contrat «d'exclusivité» avec la direction des Canadiens stipulant que, dès son saut chez les professionnels, celui-ci rejoindrait automatiquement l'équipe — mais il se fait attendre: quatre ans à Québec (deux ans chez les juniors avec les Citadelles, deux ans chez les seniors avec les As), cela paraît comme une éternité aux «Glorieux». Impatiente, la direction des Canadiens pose alors un geste tout aussi surprenant qu'incroyable: elle achète la Ligue senior du Québec! Sans complexes, les nouveaux propriétaires déclarent ensuite la ligue «professionnelle», ainsi que tous les joueurs qui en font partie. Plus rien désormais, n'entrave la venue de Béliveau à Montréal.

## 2) Prolongation: suite et fin des As (1954-1969)

De cette curieuse manière, s'achèvent les 25 années d'amateurisme des As de Québec. Devenu club professionnel, celui-ci connaîtra une fin d'histoire en

44. D'après les témoignages.

45. Entrevue réalisée le 12 octobre 1993.

dents de scie, dont le sommet reste la conquête du trophée Édimbourg en 1957. En 1954, l'Anglo-Pulp, qui a décidément perdu tout contrôle sur l'équipe, vend la franchise à deux de ses cadres, Jack Latter et Charlie Smith, qui la revendent peu de temps après à l'ancien joueur Joe Crozier. Puis celui-ci, voyant la Ligue professionnelle du Québec se fondre à la Ligue américaine», cède l'équipe, en 1959, à l'homme d'affaires québécois Gérard Martineau. Ce sont ensuite les Flyers de Philadelphie qui, dès leur entrée dans la Ligue nationale de hockey en 1967, achètent les As de Québec et en font leur club-école. En 1970, la direction des Flyers — dans le but, sans doute, de rapprocher ce club-école — ordonne le déménagement des As à Richmond. Pour Québec, c'est la fin d'une époque. Béliveau, l'A.C.E et la Railway-Paper feront désormais partie de la mémoire urbaine.

### **Commentaires d'après-match**

D'équipe du dimanche composée exclusivement de travailleurs d'usine, les As sont donc passés, en quelques années à peine, au rang de club professionnel employant des hockeyeurs à temps plein. Étrange parcours qui a tout du *success story*. Parce qu'ils répondaient, dans la conjoncture, à un besoin vital d'identité urbaine, parce qu'ils offraient «à travers leur style et leur composition, un support expressif à l'affirmation d'une identité collective<sup>46</sup>», les As, sans le rechercher forcément, auront vu leur destin se modifier considérablement. Ainsi, de catalyseur au sein d'une entreprise, l'équipe est devenue le catalyseur de la population de Québec. Objet de consensus total, les As furent, entre 1936 et 1969, la passion de tous, riches comme pauvres, jeunes comme vieux, hommes comme femmes, duplessistes comme libéraux. Tous auront prodigué, d'un même souffle, les mêmes encouragements à la même équipe. Tous auront eu une fierté commune et exclusive à Québec: les As, c'était les *As de Québec*. Le nom, encore aujourd'hui, ravive chez les gens de la ville une gamme de souvenirs chargés d'émotions. Une dame, rencontrée lors d'une de nos enquêtes, raconte avoir tapissé, quand elle était petite fille, les murs de sa chambre avec des photos et coupures de journaux représentant les hockeyeurs des As<sup>47</sup>. Ceux-là furent, a-t-elle avoué, ses amours de jeunesse. D'autres informateurs, au fil de nos enquêtes, se sont rappelés avec enthousiasme... et nostalgie, l'époque de Jean Béliveau ou celle, plus lointaine, d'Alex Bolduc et consorts. «Les As, ils jouaient pour l'honneur, pas pour l'argent!» dira l'un d'eux<sup>48</sup>. L'ancienne vedette Ray Malenfant raconte quant à lui, non sans fierté et heureux qu'on se souvienne encore du héros

---

46. Christian Bromberger, Alain Hayot, Jean-Marc Mariottini, «Allez l'O. M.! Forza Juve!», *Terrain*, n° 8, avril 1987, p. 26.

47. Entrevue réalisée en décembre 1993.

48. Entrevue réalisée en janvier 1994.



qu'il fut un jour, avoir été reconnu à plusieurs reprises dans la rue. La mémoire est sélective, dit-on, et ne retient que ce qui lui plaît. Qu'on ne s'étonne pas alors que l'épopée des As fasse partie de la mémoire urbaine. Ils sont, pour la ville, de ces bons souvenirs qu'il est agréable de se rappeler.

Dans le but d'apporter une dimension nouvelle à cet étonnant cas d'ethnologie urbaine, il serait désormais indiqué de recueillir la parole d'un plus grand nombre d'anciens partisans. Dans une tout autre perspective, il conviendrait aussi d'aborder les As comme phénomène de sous-culture, avec les lois, les habitudes, les rituels, les relations humaines qui lui étaient propres; bref, de s'éloigner des discours officiels pour plonger dans l'univers plus intime des hockeyeurs professionnels.

## BIBLIOGRAPHIE

BLANCHARD, Raoul, *L'Est du Canada français*, Montréal, Beauchemin, 1935, 336 p.

BROMBERGER, Christian, Alain HAYOT, Jean-Marc MARIOTTINI, «Allez l'O. M.! Forza Juve!», *Terrain*, n° 8, avril 1987, p. 8-41.

CHARLAND, Jean-Pierre, *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980: technologies, travail et travailleurs*, Québec, IQRC, 1990, 447 p.

Collectif, «Divertissements et sports d'antan», *Cap-aux-Diamants*, vol. 2, n° 4, hiver 1987.

CORRIVEAU, Laurent A., «Étude sur les relations industrielles au moulin Anglo-Canadien de pulpe et papier», thèse de maîtrise, Université Laval, 1945, 64 p.

DERB, «A Marvelous Mill in Old Quebec», *The Paper Mill and Wood Pulp News*, vol. LI, n° 3, New York, 21 juillet 1928.

DORION, Nicole, *La Brasserie Boswell: un essai d'ethnologie industrielle*, Québec, CÉLAT, Université Laval, 1989, 157 p.

FISHLER, Stan, «Les 100 plus grands du hockey», traduit de l'américain par Pierre A. Archambault, inédit, 1983, 14 p.

GEROME, Noëlle, «Les rituels contemporains des travailleurs de l'aéronautique», *Ethnologie française* (14, 2) 1984, p.177-196.

GUAY, Ronald, *L'Histoire du hockey au Québec: origine et développement d'un phénomène culturel*, Ottawa, JCL, 1990, 293 p.

HOOD, Hugh, *Puissance au centre: Jean Béliveau*, traduit de l'anglais par Louis Rémillard, Scarborough, Prentice Hall, 1970, 192 p.

KORR, Charles P., «Le foot, l'ouvrier et le bourgeois», *L'Histoire*, n° 38, octobre 1981, p. 44-51.

NICKERSON, Bruce E., «Factory folklore», *Handbook of American Folklore*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 121-127.

PETERSON, Elizabeth, «American sports and folklore», *Handbook of American Folklore*, Bloomington, Indiana University Press, 1986, p. 257-264.

TUROWETZ, Alain, et Chrystian GORGUS, *Les Canadiens de 1910 à nos jours*, traduit de l'anglais par Jean Prévost, Montréal, Éditions de l'Homme, 1986, 387 p.

### **Sources écrites et orales**

Journal *La Patrie*, 23 mars 1936.

Journal *Le Soleil*, automne 1927 à automne 1953.

Journal *La Tour*, vol. 3, n° 4, Québec, 26 février 1937.

Louis CHASSÉ, ex-journaliste sportif à Radio-Canada.

Majella LAFOREST, joueur des As de 1939-1940 à 1940-1941, employé (machiniste) à l'Anglo de 1939 à 1981.

John LeCLAIR, employé à Anglo de 1927 à 1964.

Ray MALENFANT, joueur des As de 1936-1937 à 1939-1940, employé (aide mécanicien, chef du département des relations industrielles, directeur du personnel) à l'Anglo de 1936 à 1980.

Jean MAROIS, joueur des As de 1944-1945 à 1954-1955, employé (maintenance, achat de matériel) à l'Anglo de 1947 à 1989.

«Paddy» PEDNAULT, ex-journaliste sportif.

Roland SABOURIN, journaliste sportif au journal *Le Soleil* depuis 1944.

Ludger TREMBLAY, joueur des As de 1947-1948 à 1957-1958, employé (soudeur) à l'Anglo de 1947 à 1985.

Carl WHYTE, «directeur» des As de 1936-1937 à 1938-1939, employé à l'Anglo de 1926 à 1969.



Équipe de l'Anglo-Pulp, ligue Railway-Paper, hiver 1929. Archives privées de John LeClair.  
Reproduction Michel Bourassa, SRP, Université Laval



Cartes de hockey des Québec Aces, saison 1938-1939. Archives privées de Ray Malenfant. Reproduction Michel Bourassa, SRP, Université Laval.



Les As de Québec, époque Jean Béliveau. Archives privées de John LeClair.  
 Reproduction Michel Bourassa, SRP, Université Laval